



R/Te 117p

*Maison Reinach  
Bibliothèque  
Thémis*

Extrait de l'„Univers Israélite”

3

# L'Assimilation

DES

# Israélites Français

PAR UN UNIVERSITAIRE



Bibliothèque Maison de l'Orient



129603

PARIS

IMPRIMERIE POLYGLOTTE HUGONIS

6, Rue Mariel, 6

1901





## L'ASSIMILATION

DES

## ISRAÉLITES FRANÇAIS

PAR UN UNIVERSITAIRE

Que l'on se rassure. Nous n'allons pas rouvrir l'affaire Dreyfus. Si l'incident, en dépit des déclarations publiques, n'est pas tout à fait clos, il ne nous appartient pas de revenir sur cette douloureuse et dramatique aventure. Nous ne voulons nous occuper que d'une des multiples questions qu'elle a fait naître, ou du moins auxquelles elle a contribué à donner plus d'acuité. Nous entendons parler de l'antisémitisme et encore à un point de vue très particulier; c'est une question trop grave et trop complexe pour qu'elle soit traitée en un seul article. Il y a quelques années, M. Anatole Leroy-Beaulieu a publié à ce sujet une série d'études qui, réunies, ont formé un gros volume; d'autres ont composé sur la matière des ouvrages dont l'ensemble constituerait une petite bibliothèque. Notre intention n'est ni de les résumer, ni de les amplifier. Il est un côté de la question qu'on paraît avoir un peu négligé de part et d'autre et sur lequel il pourrait être utile d'insister.

Parmi les arguments qui ont été dirigés contre les israélites — lorsque c'est à des arguments que l'on veut bien recourir contre eux — il en est un qui semble avoir été choisi avec prédilection et qui paraît avoir été réfuté avec une certaine mollesse. On leur reproche de constituer dans le pays un groupement qui ne se laisse pas pénétrer, qui garde ses mœurs, ses goûts, et qui demeure inassimilable au reste de la nation. On s'explique ainsi la raison qui fait, à certains égards, du nationalisme un synonyme à peine déguisé de l'antisémitisme.

Il y a, en effet, un certain nombre de prescriptions alimentaires qui peuvent empêcher les juifs fidèles à leur religion de se mêler à la vie de leurs concitoyens. Les fêtes israélites et les jours de chômage qui sont, en général, dans leur esprit et dans leurs dénominations les mêmes que celles des chrétiens, étant données les différences qui existent entre le calendrier hébraïque et le calendrier grégorien, ne coïncident pas exactement avec les solennités célébrées pour la majorité des habitants dans les divers pays de l'Europe. Pour accentuer et perpétuer ces divergences, les juifs se marient ordinairement entre eux et ainsi se creuse de jour en jour le fossé qui les sépare du reste des hommes.

Malgré leur apparente solidité, il n'est aucune de ces raisons qui résiste à un examen sérieux. En France, et particulièrement à Paris (où se trouve une agglomération israélite égale en nombre à l'ensemble des Communautés dispersées dans les différents centres du pays), il n'y a pour ainsi dire plus de famille qui observe strictement les usages traditionnels : on peut compter celles qui y restent habituellement fidèles. Tout le reste — et c'est une constatation assez pénible à faire ici — les a graduellement abandonnés et y a renoncé d'une manière presque complète. Il en est de même des fêtes et des chômages. Pour rester conforme à la vérité, on doit reconnaître que le repos du samedi n'existe plus qu'à l'état de souvenir pour la majorité des israélites de Paris ; les offices des fêtes sont très irrégulièrement suivis, les Temples ne se remplissent que dans les occasions rares où ces offices coïncident avec les jours de fêtes légales qui laissent aux gens quelques loisirs. On pourrait faire exception pour la cérémonie du Grand Pardon qui bénéficie de ce sentiment de respect humain qui pousse tant de catholiques, indifférents pendant toute l'année, à observer le Vendredi-Saint. Et encore, le jeûne n'est-il pas tenu partout dans sa rigueur ; d'année en année, dans le judaïsme comme dans le christianisme, on voit s'établir, sans bruit ni fanfaronnade, un renoncement qu'on estime logique à toute manifestation religieuse. Enfin, le nombre des unions mixtes qui ont été formées depuis cinquante ans est considérable, il était fatal qu'il s'accrût encore ; il continuerait à s'accroître si l'antisémitisme n'était intervenu ; les mariages se concluaient le plus souvent

en prenant pour base l'indifférence religieuse des deux époux ; depuis quelques années, les haines sont devenues telles que ces mariages peuvent faire craindre pour l'avenir de douloureux conflits. D'autre part, un certain nombre d'israélites, bien qu'éloignés de toute croyance et de toute pratique religieuses, ont pu craindre de paraître chercher lâchement dans une sorte de conversion déguisée un refuge contre des persécutions dont ils ne pouvaient, en dépit ou à cause de leur incrédulité, approuver le principe. C'est ainsi que cette fusion tant réclamée par les adversaires du particularisme juif a été momentanément ou suspendue ou ralentie. Et si les croyants s'en félicitent, à juste titre, il faut reconnaître là un des effets de l'antisémitisme. Son action a contribué à enrayer le mouvement d'assimilation qui était en train de se produire.

Les événements récents ont montré clairement jusqu'à quel point cette assimilation était effective. On croit communément que, depuis la condamnation du capitaine Dreyfus, tous les juifs ont assemblé leurs efforts pour obtenir sa réhabilitation. Une sorte de conspiration aurait été fomentée entre eux pour obtenir coûte que coûte la révision de son procès ; de là la légende du « Syndicat de trahison ». En réalité, les choses se sont présentées d'une manière tout à fait différente, et les constatations que nous présentons résultent d'une série d'observations prises à divers moments et en des endroits variés. Si nous laissons de côté la famille du condamné qui, comme la plupart des familles en pareille circonstance, fut convaincue de l'innocence du condamné, on trouve quelques personnes en relations avec l'entourage immédiat de l'officier qui ont eu des doutes sur sa culpabilité. Quelques femmes isolées, au lendemain de la condamnation, ont cru, sans donner de raisons, mais sous l'impulsion de sentiments qu'elles ne cherchaient pas à justifier, et ont répété qu'une erreur judiciaire avait été commise. Il nous a même été donné d'entendre cette phrase qui ferait sourire un antisémite : « Non ! cela n'est pas possible d'un juif ! » La personne qui parlait ainsi voulait dire que les israélites, se sentant tenus en suspicion dans les divers milieux où ils peuvent vivre, doivent être plus que tous autres scrupuleux et corrects ; ils doivent faire beaucoup plus que leur devoir, non pas pour mériter des éloges, mais pour ne pas encourir de blâme. C'est

même la raison — ceci soit dit en passant — qui fait que dans les diverses administrations, les chefs estiment beaucoup leurs subordonnés israélites fatalement astreints, pour se maintenir, à plus d'obligations que les autres. Il n'en est pas moins vrai qu'en dehors de ces quelques exceptions qu'on pourrait compter, tant elles sont peu nombreuses, tous les israélites en France ont cru à la culpabilité du capitaine condamné. Sans doute, ils ne savaient pas au juste ce qui lui était reproché, mais il y avait eu huis-clos, et des preuves décisives avaient dû être données aux juges. Il ne venait à la pensée de personne qu'un tribunal eût pu prononcer une semblable condamnation à la légère et sans bonnes raisons. Ainsi, pendant deux ou trois ans, les israélites de France ont pensé au sujet du procès Dreyfus ce que pensaient la plupart des Français. Mais à chaque instant de la vie quotidienne, dans leurs relations mondaines ou dans leurs rapports d'affaires surgissaient à propos du procès certaines allusions qui leur faisaient voir qu'on établissait une sorte de solidarité entre eux et le traître condamné. On comprend donc aisément que lorsque se firent entendre une ou deux protestations qui n'émanaient pas de leurs coreligionnaires — un des leurs aurait pu s'être laissé entraîner et égarer par une sympathie généreuse, mais peu clairvoyante et n'aurait pas été écouté — on comprend qu'ils aient senti renaître en eux l'espoir de voir proclamer la nullité d'une condamnation dont on les accablait injustement. Ils ont donc évolué en même temps que la minorité de leurs concitoyens qui embrassa cette cause à ses débuts. Et encore en est-il un grand nombre, surtout dans la partie la moins éclairée de la population, qui a suivi le mouvement seulement après le suicide d'Henry. Quelques-uns même, placés aux extrémités opposées de la société, sous l'influence de leurs journaux — populaires ou aristocratiques — et de leurs relations journalières, sont demeurés des anti-dreyfusistes obstinés.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il n'y ait pas eu pendant les agitations auxquelles l'affaire a donné lieu des divergences d'appréciation entre les israélites favorables à Dreyfus. Presque toujours ces différences provenaient de la diversité d'origine des parties qui discutaient entre elles. Nous n'ignorons pas combien cette question est délicate, mais nous ne

voudrions pas, par crainte d'être taxés de nationalisme, altérer la vérité, cette vérité fût-elle pénible à constater. Ces différences d'appréciation ont pu servir à souligner le degré d'assimilation auquel étaient parvenus les israélites français. On s'est parfois étonné de voir les israélites français apporter dans l'affaire moins d'ardeur et de passion que leurs coreligionnaires des divers pays ou que les dreyfusistes d'origine catholique et protestante. C'est que la plupart semblaient regretter, peut-être même désapprouver au fond du cœur les excès auxquels la polémique se laissait entraîner. Ils étaient partagés entre l'espoir de voir réhabiliter un condamné qu'ils considéraient comme innocent, et le désir de ne pas agiter leur pays; d'autre part, citoyens parfois de fraîche date, comme tant d'autres de leurs compatriotes, d'ailleurs, mais ayant cette infériorité sur eux d'être presque toujours immédiatement désignés par leur nom, ils craignaient d'être accusés d'indifférence, d'ingratitude, de trahison même à l'égard de la nation qui les avait adoptés. Aussi rien n'était curieux comme de voir un israélite de nationalité allemande, par exemple, en présence d'un israélite français : « Jamais, disait l'un, on ne verrait semblables abominations répandues par la presse en Allemagne! Quelles louches machinations se trament dans l'armée française! » L'autre l'arrêtait en le priant de ne pas solidariser quelques personnages isolés avec un corps qu'il estimait, dans lequel il avait servi, dont ses enfants feraient partie, où tel de ses parents s'étaient glorieusement illustré, il rappelait ceux des siens qui, depuis deux ou trois générations, avaient péri dans les rangs des troupes françaises, et parfois s'élevait au ton du chauvinisme le plus exalté. Puis, poursuivant sa réfutation, il ajoutait que sans doute on n'aurait pas vu chose semblable en Allemagne, parce que ce n'était pas un pays de liberté. Une semblable affaire, quelle que fût l'équité de la cause, eût été étouffée dès ses débuts. C'était l'honneur de la France de se passionner pour des questions d'un ordre si élevé, et de laisser aux opinions opposées la faculté de s'exprimer publiquement. On sentait très bien que, malgré les nombreuses raisons qui rapprochaient ces deux hommes, ils étaient profondément séparés par leur éducation, par leurs goûts, par leurs habitudes. Entre eux éclataient les différences qui se manifestent entre un Allemand quelconque

et n'importe quel Français, lorsqu'il leur est donné de s'entretenir ensemble pendant quelques heures.

L'assimilation des israélites est d'ailleurs plus parfaite en France qu'en aucun autre pays. En Allemagne, les israélites vivent à part; ce n'est pas qu'il y ait toujours des sentiments de haine à leur égard, mais ce qu'on est convenu d'appeler la société fraye peu avec eux; dans ce pays militarisé, où le monde des fonctionnaires jouit d'un grand prestige, l'accès des charges publiques leur reste assez difficile; aussi la fusion s'opère-t-elle lentement dans l'Empire, et les israélites demeurent par la force des choses cantonnés dans leurs habitudes et dans leurs traditions. La vie anglaise sépare nettement les simples particuliers, commerçants et industriels, des grands seigneurs; amoureux de son confort, épris de vie de famille, volontairement confiné dans son *home*, l'Anglais est foncièrement individualiste; comme chacun reste chez soi, les tendances particulières s'accusent dans cette classe moyenne qui constitue la majorité de la population anglaise, les caractères propres de chacun se marquent nettement; et en dehors de certaines aspirations générales et communes qui tiennent à l'identité des intérêts, on ne trouve pas mal que les goûts de chaque citoyen se manifestent librement. Il y a une mutuelle tolérance, et personne ne cherche à empiéter sur les dispositions d'autrui. L'Israélite vit d'une manière indépendante, mais sans être mêlé d'une façon intime au reste de la population, d'ailleurs assez réfractaire à toute espèce d'essai de fusion. Il n'est assimilé que dans la mesure où les espèces vivantes le sont, lorsqu'elles changent de milieu, et s'il le voulait, il pourrait sans dommage s'affranchir de cette sorte de fatalité.

En France, il n'en est pas de même; il n'est, pour ainsi dire, pas de pays où l'instinct de sociabilité soit plus développé, où le besoin de vivre ensemble, de s'entretenir des communs intérêts soit plus pressant. Que l'on ajoute à cela un amour très vif de l'égalité qui transparait à travers toutes les pages de l'histoire de la nation, et l'on comprendra comment les israélites se sont très rapidement mêlés au reste de la population et ont occupé un assez grand nombre de fonctions publiques. La plupart d'entre elles se donnant au concours, et la moyenne de l'instruction étant sensible-

ment plus élevée chez les israélites que dans le reste de la population, ils en ont obtenu sans difficulté un nombre assez considérable. Lorsque l'on envisage en effet cette question, c'est non pas l'importance numérique comparée de la population israélite et de la population chrétienne qu'il faut examiner, mais la proportion des éléments instruits et intelligents qui se trouvent dans les deux groupes. Quant aux fonctions politiques, pendant longtemps les israélites s'en sont trouvés écartés; dans la lutte contre les partis rétrogrades, ils ont paru être les serviteurs qui présentaient le plus de garantie, et en qui le pouvoir, défiant de toute attache, de toute ingérence cléricales, pouvait avoir le plus de confiance. Par un retour logique des choses, en présence des revirements de l'opinion, on a été amené à les éliminer peu à peu et à procéder avec eux, prudemment, par voie d'extinction. Toujours est-il que les juifs français, mêlés intimement à l'existence nationale, ont épousé peu à peu tous les défauts et toutes les qualités de ceux parmi lesquels ils vivaient.

Et si en dehors de ces assertions qui peuvent paraître du domaine théorique, l'on désire trouver des preuves d'ordre pratique de ce que nous avançons, que l'on jette les yeux sur la situation économique des juifs établis en France. L'on parle souvent de l'opulence des juifs, et il circule à cet égard pas mal d'idées fausses. Sous prétexte que quelques israélites sont puissamment riches, on est arrivé à croire et à faire croire que toutes les richesses sont concentrées entre leurs mains. Il est peu utile de chercher les mobiles intéressés qui ont réussi à accréditer cette légende. Ce qui est plus curieux, c'est de voir comment sur ce point s'est manifestée en France l'assimilation des juifs au reste de leurs concitoyens.

Lorsqu'on examine le mouvement économique européen, on est frappé de l'infériorité marquée de la France sur ses deux voisines, l'Allemagne et l'Angleterre. On constate qu'il y a chez les Anglais et surtout chez les Allemands, depuis quelques années, plus d'activité, plus d'esprit d'entreprise; les idées nouvelles trouvent chez eux plus facilement des capitaux qui les soutiennent et en permettent la réalisation pratique, enfin, d'une manière générale, ils ont des audaces réfléchies, très souvent récompensées par le succès. Les Français, pour des raisons diverses dont les principales sont

la clémence du climat, la douceur de la vie parmi eux, l'amour du bien-être, la faiblesse de la natalité, semblent déployer moins d'ardeur que leur voisins dans la conquête de la fortune. Les capitaux hésitent à se risquer dans des affaires un peu hardies. On ne voit guère d'enfants de bonne famille quitter le pays natal, pour aller au dehors, à l'étranger, munis d'une somme importante (et nous ne parlons pas d'émigration aux colonies— la vérité de l'observation apparaîtrait encore plus clairement—) fonder un établissement, tenter de créer un commerce ou une industrie. Aussi les commerçants et les industriels français, sauf quelques exceptions, n'arrivent-ils guère à amasser qu'une fortune moyenne. Leur richesse atteint rarement les proportions colossales qui nous étonnent chez certains étrangers. Il est très curieux de remarquer que les juifs français sont à l'égard de leurs coreligionnaires exotiques dans le même état d'infériorité que le reste de leurs concitoyens.

On pourra dire que ce sont là des affirmations qui ne reposent sur rien et dont il est difficile de prouver le bien-fondé. Comment apprécier d'une façon approximative la fortune des gens? Acceptons ce qui, dans les divers systèmes d'impôt, sert à établir l'assiette des contributions, et prenons pour base la valeur locative des immeubles ou appartements occupés par les israélites à Paris. Les éléments statistiques sont assez difficiles à trouver; les contributions directes n'ont pas à se préoccuper de la confession religieuse des personnes inscrites sur leurs rôles. Mais le Consistoire israélite tient à la disposition du public les listes des électeurs qui constituent légalement la Communauté. Ces listes ne contiennent que l'infime minorité des israélites établis à Paris; mais elles se trouvent complétées par les annuaires des diverses Sociétés de bienfaisance; d'autre part, les institutions charitables nous donnent l'adresse des personnes secourues. Même en éliminant les renseignements d'un caractère conjectural comme ceux que l'on peut tirer de la consonnance de certains noms (en se plaçant à ce point de vue, on peut être parfois, comme l'ont montré les erreurs dont fourmillait la première édition de la *France Juive*, entraîné à de graves méprises) — même en refusant créance à tout ce qui n'est pas parfaitement établi, en défalquant tout ce qui est suspect, on peut réunir un

nombre assez considérable d'indications qui permettront d'établir des conclusions légitimes. Ce travail serait long parce qu'après avoir assemblé une collection de noms authentiquement israélites, il faudrait procéder à une lecture attentive des feuilles de contributions afférentes à chacun des titulaires. Il faudrait, en outre, parcourir les listes électorales et les registres des naissances déposés dans chaque mairie, pour vérifier le lieu d'origine des personnes dont nous aurions d'autre part relevé les noms, compléter ces éléments d'informations en ayant recours aux documents d'un caractère officieux dont nous avons parlé plus haut. Nous n'avons pu qu'ébaucher cette enquête et nous ne sommes parvenus à en esquisser que les lignes générales.

Mais les résultats, pour n'être pas établis d'une manière tout à fait scientifique, n'en sont pas moins intéressants à signaler. D'un côté, dans les logis pauvres occupés par des familles dénuées de ressources, ce sont des étrangers surtout que l'on rencontre. Émigrés de pays où l'assimilation leur était interdite par les mœurs et par les lois, obligés d'exercer la plupart du temps d'infimes professions comme celles de revendeurs, petits marchands, ils sont réduits à la misère et restent de véritables indigents. Quelques-uns cependant — c'est la minorité — arrivent à nourrir leur famille, parce qu'ils ont appris un métier (les tailleurs, les cordonniers sont assez nombreux parmi eux). Mais dans l'ensemble, c'est une vie misérable qu'ils traînent à Paris, et rien n'est douloureux comme de voir se dérouler dans les petites rues du Marais ces longues théories de pauvres gens d'aspect peu séduisant, femmes enveloppées de vieux châles de tartan, vieillards aux redingotes grasseuses, aux longs cafetans. On se croit ramené, en assistant à ce spectacle, aux temps des antiques ghettos. D'autre part, dans les quartiers riches, on voit des hôtels somptueux, des appartements dont les loyers s'élèvent à un taux démesuré, occupés par des israélites d'origine étrangère. Il est inutile de citer ici des noms, mais il serait facile d'établir, avec listes à l'appui, que les fortunes colossales qui peuvent être entre les mains des israélites ont été créées et sont souvent encore détenues par des personnes nées ailleurs qu'en France.

Extrême pauvreté ou richesse extraordinaire, tel semble

être le lot des israélites étrangers établis sur le sol national. La fortune des israélites français est plus modeste. Sans doute, il en est quelques-uns qui figurent parmi les hommes les mieux avantagés du côté de l'argent, mais, si on veut bien y faire attention, leur situation est sensiblement semblable dans chaque industrie à celle d'un certain nombre de leurs confrères non-israélites. Leur opulence n'atteint jamais ces proportions faites pour confondre et dérouter les esprits les plus sages. D'ailleurs, ils ne sont pas très nombreux, et la majorité des israélites français se compose d'ouvriers, de modestes commerçants, de petits employés et de fonctionnaires subalternes. Élevés avec leurs compatriotes, ils ont, en assez grand nombre, « appris » comme eux « un état », d'autres servent une quantité assez limitée de clients dans des magasins de quartier, quelques-uns ont obtenu au concours d'humbles emplois. Mais de même que dans la plupart des familles françaises, il y a chez eux tendance à s'élever d'un ou deux rangs dans la hiérarchie sociale. La persévérance des efforts, le sérieux qu'ils apportent à l'accomplissement de leurs diverses tâches leur permet de gravir quelques échelons assez rapidement, et il est rare qu'une génération ne réalise pas les tendances de celle qui l'a précédée. On n'a pas souvent à constater de recul, de décadence; c'est au moins la conservation des fonctions acquises et presque toujours une lente ascension, un avancement progressif qui constituent les cas les plus fréquents. Mais enfin, ce sont là des qualités d'application, de régularité, d'ordre, de patience toutes françaises qui n'assurent pas la fortune, surtout la fortune à brève échéance; on ne trouve chez aucun de ces israélites français ces audaces, cet esprit d'initiative qui permettent aux exotiques de devenir, en un temps relativement court, détenteurs de richesses considérables.

Prudent, timoré même, l'israélite français présente les mêmes qualités et les mêmes défauts que ses compatriotes. Il épargne régulièrement et avec lenteur. Il hésite comme ceux qui l'entourent à aventurer ses capitaux, sa personne dans des affaires aléatoires, où il peut tout perdre, mais dont il peut sortir avec un avoir considérablement augmenté.

Il reste volontairement terre à terre, incrédule aux promesses les plus alléchantes, sourd aux sollicitations les plus

séduisantes. Habitué à vivre de peu, il se contente de peu et sait borner ses désirs. On ne trouve pas en lui cette âpreté commerciale, cette féroce envie de s'enrichir — peut-être est-ce là un mal? — qu'on rencontre chez les hardis négociants ou industriels nés hors de nos frontières.

Il y a même sur ce point une particularité curieuse à noter. Lorsque ces familles étrangères se sont fixées sur notre sol, on voit leurs descendants perdre peu à peu ces facultés qui avaient assuré dans les diverses branches de l'industrie ou du commerce une sorte de supériorité à la première génération. Les fortunes se fixent, ne s'accroissent pas, ou, du moins, elles ne grossissent que par suite de la multiplication mécanique des capitaux; les gains deviennent moins grands, tandis que le train de maison ou reste semblable à celui que menait la première génération, ou même se fait plus dispendieux, et c'est ainsi que les ressources diminuent: ces grosses fortunes, que n'alimente plus l'esprit d'initiative de ceux qui les détiennent, s'effritent graduellement et se dispersent. Il est vrai que, par un effet inverse, où certains économistes hésiteraient à trouver une compensation, les hommes ont cessé d'être des étrangers, ils ont été pénétrés par l'esprit de la nation au milieu de laquelle ils vivent; ils en ont pris les mœurs et les goûts. Cette diminution de leur activité provient des exemples dont ils sont entourés: ils ont perdu l'habitude de l'effort.

Un exemple des effets produits par cette graduelle assimilation nous est fourni par l'histoire économique de l'Alsace-Lorraine. Dans certaines grandes villes, parmi les plus notables commerçants ou industriels, se trouvaient un certain nombre d'israélites. D'ailleurs, leurs méthodes commerciales, leurs procédés de vente et de fabrication ne différaient pas sensiblement des méthodes et des procédés employés par leurs concitoyens appartenant à d'autres confessions. L'assimilation, surtout parmi les grands négociants, était à peu près complète. On en doutait cependant; pour ouvrir les yeux à ceux que les préjugés inclinaient à en nier la réalité, il fallut l'invasion des immigrés allemands. On vit alors d'un côté les négociants français perdre tous les jours du terrain, tandis que dans les magasins allemands les chiffres de vente s'accroissaient dans des proportions considé-

râbles. Des deux parts il y avait des israélites, mais les magasins des israélites français n'étaient guère mieux achalandés que ceux des autres Français. Force fut donc bien de reconnaître que le succès des marchands israélites immigrés était dû non à de prétendues qualités ethniques, mais aux innovations qu'ils avaient rapportées d'Allemagne, à l'abandon de certains errements commerciaux, à des habitudes moins routinières de négoce qu'ils avaient contractées de l'autre côté du Rhin.

Les israélites constituent parmi les nations un élément plastique qui se modèle sur la majorité avec une rapidité prodigieuse. Et nous ne voulons pas parler de cette souplesse faite d'habileté et d'intelligence qui permet au comédien de revêtir successivement les personnages les plus divers. Il s'agit d'un très sincère oubli des tendances particularistes, d'un abandon complet de tout ce qui pouvait les distinguer du reste de leur concitoyens. Peut-être le caractère essentiel des israélites est-il de n'avoir pas de trait caractéristique et de n'avoir fait peser sur leur intelligence — très vive en général — le joug d'aucune servitude. Toujours est-il que cette fusion, qui s'est opérée d'une manière générale entre les israélites français et leurs concitoyens appartenant à d'autres cultes, s'est accentuée dans l'exercice des diverses professions. Rien ne ressemble à un courtier juif comme un courtier chrétien et leur idéal, leurs procédés commerciaux — malgré les insinuations de concurrents jaloux — se valent à peu de chose près; tout au plus peut-on dire que les défauts inhérents au métier se trouvent comme exaspérés chez le courtier israélite. De même l'on trouve chez ceux qu'on appelle « les gros négociants, les gros banquiers », quelle que soit leur religion, les mêmes façons de penser et de parler. Tandis que le camelot, qu'il soit israélite ou non, amuse par le mélange de vivacité intelligente et de désinvolture naïve et cynique, les parvenus, d'où qu'ils viennent, également insupportables, offrent tous une riche matière à observations satiriques. Entretenez-vous avec un magistrat israélite, vous le trouverez magistrat des pieds à la tête; toutes les qualités, toutes les tares professionnelles éclateront à vos yeux. Y a-t-il des hommes qui aient plus l'aspect universitaire que les professeurs israélites? La raideur militaire, l'obéissance stricte et sans discussion aux

ordres reçus, le respect aveugle dû aux supérieurs hiérarchiques, l'admiration de l'arme dans laquelle on sert, l'amour du métier se trouvent au plus haut degré chez les officiers israélites et l'on se souvient de l'étonnement qu'ont éprouvé à ce sujet ceux qui ont eu des entretiens avec le capitaine Dreyfus pendant le procès de Rennes.

C'est ce qui fait qu'au point de vue politique les israélites français ne forment pas le groupe compact dont on est porté à s'imaginer l'existence. Ceux d'entre eux — d'ailleurs assez peu nombreux — qui fréquentent le monde aristocratique, partagent les idées de ceux qu'ils voient presque quotidiennement. Ils subissent l'influence des tendances rétrogrades, des aspirations monarchiques qui dominent dans ce milieu. Viennent ensuite les représentants de la haute bourgeoisie, dont l'idéal ne s'élève pas au delà d'une république conservatrice. Leurs désirs sont satisfaits; ils comprennent malaisément qu'on puisse chercher des améliorations; les projets de réforme leur semblent émanés de basses convoitises et leur apparaissent comme autant de prétextes à de malsaines agitations. Ce qui constitue le plus gros effectif, c'est la foule des petits employés, des modestes boutiquiers, etc. Ceux-là souffrent d'une vie étroite, mais ils ont l'existence quotidienne à peu près assurée. Ils applaudissent aux discours, aux articles des orateurs et des publicistes radicaux. Ils ont une certaine défiance à l'égard du socialisme. Ils tiennent, en effet, au peu qu'ils ont, et ce peu, ils craignent de ne plus le conserver, si les théories socialistes arrivent à une réalisation pratique. Ils ont suivi avec passion la campagne menée par les organes socialistes pendant l'affaire Dreyfus, et sans doute, quelques-uns ont adhéré à la cause. Mais l'immense majorité y est restée réfractaire. Les chefs du socialisme ne l'ignorent pas; ils ne songent pas à taxer les israélites d'ingratitude, et s'ils ont embrassé le parti du capitaine Dreyfus, ce n'est pas pour s'assurer des adhérents parmi les juifs, c'est qu'ils avaient vu une grande cause à soutenir, où étaient en jeu la vérité, le droit, l'équité, la justice; c'est parce qu'ils considéraient cette tactique comme capable de les mettre en lumière, comme favorable à l'expansion de leurs idées, comme destinée à donner du retentissement à leurs revendications.

Ils n'ont rencontré de partisans sincères que parmi les ouvriers israélites et parmi ceux d'entre eux qui appartiennent aux professions libérales. Pour ceux-là, il n'y a pas conflit entre les intérêts privés et la hardiesse de certaines opinions avancées. Ils croient n'avoir rien à perdre et beaucoup à gagner, si le programme socialiste se réalise. Mais tout le reste se laisse conduire par des idées très modérées. La conception qu'on se fait de l'existence individuelle et collective demeure assez étroite; l'égoïsme domine, les vues humanitaires font en général défaut. C'est ce qui explique que les tendances nationalistes ont été longtemps celles de la plupart des israélites français. Deux fois, l'exagération de la doctrine les a obligés à ouvrir les yeux et à abandonner un parti auquel ils avaient adhéré avec enthousiasme. Très ardents, très impressionnables, ils s'étaient laissé entraîner par les discours patriotiques des orateurs populaires; le nombre des israélites chauvins et cocardiers était considérable jusqu'au moment de l'aventure boulangiste. Beaucoup se calmèrent, lorsqu'ils virent qu'on voulait exploiter ces généreuses aspirations au profit d'un homme dont la valeur ne leur apparaissait pas clairement, dont l'entourage leur semblait suspect. Une fois l'orage passé, ils avaient repris goût aux déclarations du patriotisme le plus bruyant et le plus étroit. Cette sorte de protectionnisme moral, qui met à l'index et désigne à la défiance, à la haine publiques, tous ceux qui ne sont pas authentiquement Français, les avait vivement séduits. Et si ce parti agité n'avait pas étendu jusqu'à eux ses exclusions, s'il ne s'était pas compliqué d'antisémitisme, le nationalisme n'aurait trouvé nulle part d'adhérents plus convaincus que parmi les israélites de France.

Et encore cet antisémitisme, qu'ils détestent lorsqu'il s'applique à eux-mêmes, ils le professent souvent les uns à l'égard des autres. Les plus riches, se trouvant rarement en contact avec la classe moyenne et demeurant volontairement distants de la foule confuse de leurs coreligionnaires, se laissent aller à croire tout le mal qu'une certaine presse dit d'eux, leur prêtent tous les défauts dont ils se croient eux-mêmes exempts. La classe moyenne des juifs, de son côté, est portée à partager l'animadversion que les journaux entretiennent à l'endroit des israélites opulents, sans se demander

si tous les détenteurs de richesses, quelle que soit leur confession, n'ont pas entre eux de singulières ressemblances. Tous, enfin, éprouvent à l'égard du juif étranger — surtout du juif pauvre — la même défiance, le même éloignement, qui va parfois jusqu'au mépris et au dégoût. Ils ne songent pas qu'ils ont été semblables à eux, il y a quelques générations, que l'abolition de certains préjugés, la diffusion de l'instruction, la liberté d'accès aux diverses carrières, conséquence forcée de l'égalité des cultes devant la loi, les a amenés progressivement à cette assimilation, dont ils sont si fiers et dont ils se font une arme contre leurs coreligionnaires moins favorisés.

Il semble qu'il ne faille pas d'autre argument pour établir jusqu'à quel point les juifs se trouvent intimement mêlés en France au reste de la nation. L'existence de l'antisémitisme parmi les israélites de France est la preuve la meilleure, et aussi la plus désolante, qu'ils sont profondément assimilés à l'ensemble de leurs concitoyens.



